

Portrait de la dame en noir

Elle est là, assise sur une chaise que l'on a sortie pour placer les membres de la famille que l'on va prendre en photo. Cette chaise, on l'a prise à la chambre à coucher qui est au premier étage de la maison que l'on ne voit pas sur le cliché mais que l'on peut deviner, à droite, avec la porte de la cuisine ouverte par laquelle on voit le noir de la pièce et puis un mobilier rudimentaire, avec pour se chauffer, outre qu'on pourrait utiliser la grande cheminée, un petit fourneau de fer. Et la chaise, elle est posée, pas tout à fait à plat, sur les pierres inégales de la ruelle qui passe devant la maison et va à cette autre bâtisse que l'on aperçoit dans le fond, avec sur la façade des escaliers et des balcons de bois. Et l'on voit aussi à l'arrière d'autres pierres du chemin, forcément inégales, et sur lesquelles le pas des hommes et des femmes d'ici, passant et repassant dix ou vingt fois d'une journée, ont laissé une usure. Et ces hommes et femmes, ils passent et repassent toujours pour les mêmes travaux du ménage ou de la terre. On les voit avec un fagot de bois sur le dos, avec une hotte chargée de foin dont les bretelles, en corde, simplement, te mordent la chair jusqu'à l'os, ou encore avec des seaux pleins d'eau ou même de lisier. « Ca dégage » qu'on dit alors, heureux de voir l'homme disparaître tout en bas des champs. Le matin ou en fin d'après-midi, c'est du lait qu'on charrie de cette manière. Ce qu'ils sont lourds, ces bidons, pour finir, tonnerre. Tiens, voilà le dernier de la famille que l'on porte contre soi, Giovanni, Pietro ou encore Maria, qui sera plus tard une bonne élève à l'école du village que l'on trouve à cinq cents mètres d'ici, à Cavaglia, tandis qu'à Gaiazzo qu'on habite, hameau plus modeste encore, il n'y a ni école ni église ni magasin, rien qu'un petit bistrot, derrière, la maison, où l'on vend du vin et des liqueurs. Et l'on est loin de tout sur la montagne. Et les habitants d'en bas, à Brembilla, presque une petite ville dont ils ont pris l'arrogance, ils vous regardent de haut. Ils disent.

- Peuh ! ces sauvages !

Bien sûr, ils habitent une cité, tandis que nous, nous ne serons jamais qu'à l'écart. Mais ne savent-ils donc pas aussi qu'ils habitent un véritable trou, tandis qu'ici, sur les côtes, nous sommes en plein soleil ? Et que le soleil, quand même, c'est quelque chose !

Et donc il y a ce sol inégal, bosselé, sur lequel le pas reconnaît chaque pierre. Et ces pierres presque noires, on l'a vu, elles gagnent, à force de passages, un joli poli de surface qui dénote cette activité incessante des hommes et des femmes, et elles enregistrent, afin que l'on n'oublie pas, les journées, les mois et les années de la vie d'un village, avec surtout ce labeur incessant mené de l'aube au crépuscule où l'on trouve, les femmes surtout, encore moyen de travailler. Qu'à la nuit, tombante, tardivement, que l'on se met parfois sur le mur voisin encore plein de la chaleur du soleil qu'il a gardé dans sa matière. Alors on parle pour se défouler, pour oublier les fatigues du jour. On raconte ce qui s'est fait, ce qui se fera et puis l'on retrouve le passé où le vieux Pelac, celui-là personne ne l'a oublié



Portrait de la dame en noir.

tient encore la vedette. Ce qu'il a pu nous faire rire en son temps, avec sa façon d'être, le vieux Pelac, tout plein des souvenirs d'un temps qui n'est plus.

Il y a donc là, assise sur sa chaise, cette femme vêtue d'une ample robe noire, très austère, le corps, là-dessous, il ne se voit pas, il se cache, il se replie sur lui-même, il s'efface, et même si la personne sent chacun de ses muscles et tendons à cause des travaux de la journée, justement. Toujours une fatigue a chassé une ancienne fatigue. Et l'on passe ainsi son existence d'une fatigue à l'autre. Et cette femme, elle a posé ses deux mains sur le tissu de sa robe noire, appuyées qu'elles sont sur les cuisses que l'on ne devine guère, à cause que la robe est ample et le tissu épais. On voit aussi ses souliers qui sont noirs. Et de ses mains, la droite a le poing fermé, elle est crispée, il semble. Rage ou défi, ou dépit de toute cette peine de la vie qui vous est tombée dessus et ne vous lâche pas, tenez, même aujourd'hui où le photographe est venu exprès de Brembilla, parce que sans cela, on n'aurait aucune photo. Car par en bas, on ne va qu'aux enterrements et aux foires où l'on a déjà assez à faire qu'il ne faille encore aller se faire prendre le portrait. Autrement on reste ici. L'autre main, la gauche, elle a les doigts certes repliés, mais elle paraît plus détendue. Et ces deux mains, brunies par l'âge et les travaux, elles reposent donc sur le tissu noir de la robe. Et son visage, à la dame en noir, il est presque aussi foncé que la robe, à force que l'on va par tous les champs du coin, que l'on se cuit la peau sous le soleil à faucher le foin, à le retourner, à le mettre en tas puis à le monter dans les granges avec la hotte. On en fait de même avec les regains, et encore avec une troisième récolte les bonnes années. On charrie sans cesse quelque chose par ici. On n'a jamais fini avec rien. Et les yeux, dans ce visage buriné et sans joie, apparemment, on ne les voit qu'à peine. Ce ne sont que des zones noires au fond des orbites dans cette face tourmentée que l'on pourrait néanmoins trouver presque belle si elle n'était aussi dure, avec ces lèvres minces et ces pommettes hautes et saillantes, ce front têtu et enfin ces cheveux tirés vers l'arrière pour être rassemblés, on le suppose, en un chignon trop serré et sans grâce. Et derrière ce visage, il s'en passe, des choses, il y en a des sentiments, parmi lesquels, à coup sûr, la joie n'est pas ordinaire. On rit le moins possible, comme si de le faire était péché, du temps volé à la vie qui soit rester sérieuse. Du bon temps ? N'en parlons pas. Il n'y aurait que le manger et le boire. Le sexe ? Tabou. On laisse faire l'homme. La femme s'incline, accepte. Elle est pénétrée sans rien sentir. Elle ne manifeste pas. Elle n'aura que les souffrances quand viendra l'accouchement. Et l'on accouche une fois l'an, donc, et l'on accouche parfois jusqu'à dix fois. Et la famille grandit. Et quand plus tard le photographe revient, il nous avait oublié un certain temps, sur le cliché, la famille, elle prend toute la place, de gauche à droite, avec les deux parents chacun à un bout ou au milieu, le visage dur, surtout le père. Il se croit qui, lui, pour avoir cet air et pour tout commander ? Le roi, le prince, Dieu le père ? Qui est-il, oui, pour faire que les femmes travaillent de la sorte, plus que lui, et n'aient aucun plaisir, jamais ? Le pas sur les cailloux, ces chemins, cette terre. Tout est dur ici qui probablement ferme les cœurs. C'est un pays de pierre que l'on sert pour les

murs qui retiennent la terre ou pour les maisons que l'on fait hautes et peu profondes, avec des escaliers et balcons de bois devant pour accéder aux chambres.

Elle reste donc là, assise sur sa chaise, la dame en noir. Elle ne sourit pas. Elle ne dit rien, les lèvres serrées. Elle est en elle plus qu'hors d'elle. Elle ne communique ni avec le photographe tenu devant elle ni avec aucun des gens qui sont à l'arrière, c'est probable. Elle est prisonnière d'elle-même et de cette robe trop chaude pour l'été. Elle attend un signe du photographe qui bientôt lui dira :

- Allez, vous pouvez laisser la place aux autres.

Alors sur la chaise viendra se mettre à son tour un enfant, et puis un autre encore, et puis enfin le mari. A moins qu'il n'ait passé lui le premier. Ils s'y installent tous les uns après les autres. Et les photos, on les prendra dans le magasin du photographe, en bas, un jour que l'on sera descendu. Remonté au hameau, on les étalera sur la table de la cuisine et l'on dira.

- Je me trouve rude vieux.

Ou encore :

- Je ne me ressemble pas !

Comme si on pouvait ressembler à un autre, avoir une tête différente de celle qu'on a tous les jours !

Et puis ces photos, on les mettra dans un carton que l'on ne sortira pas plus d'une fois par année. Car c'est trop triste de se retourner en arrière, que de voir, que de comprendre surtout, que le temps, il passe et nous emporte, et qu'il ne nous fait ni sourires ni cadeaux. On le voit à ces rides qu'on a chaque année plus profondes, à ces attitudes du corps qu'on adopte. La courbe vers le sol sans cesse hélas s'accroît.

Rude pays quand même, avec ses bâtisses de pierre. Tu te mets à l'angle de la maison, tu regardes vers le haut. L'angle, il monte droit vers le ciel à l'assaut des nuages. En deux siècles et demi il n'a pas bougé d'un centimètre. Même les tremblements de terre, et il y a du en avoir, ne l'ont pas dérangé. Il est si droit qu'il te fait prendre conscience de la maîtrise des constructeurs de cet ancien temps parfaits de maîtrise, sans prétention néanmoins, juste faire un travail ordinaire, juste accomplir son ouvrage selon ses convictions professionnelles et ces connaissances que l'on a acquises des prédécesseurs. Se durcir les mains sur les pierres. Celles-ci, les entasser, les aligner au cordeau, s'en fatiguer le dos, s'en moudre le corps. On est tout bloqué le matin. Et puis un jour, où heureusement on a bu plus qu'à l'ordinaire, avait-on un pressentiment, on a tourné la page. Je le pense, pour laisser ce pays qu'on a fait aux autres. Et ces autres, ma foi, ils en feront ce qu'ils voudront. Ils iront là où ils le veulent, c'est-à-dire vers le meilleur ou vers le pire. Et ils iront, c'est certain, jusqu'à ces temps où on les oubliera tous, ces hommes aux mains calleuses et ces dames mises à vivre en robes trop noires et au tissu trop épais, par conséquent trop chaud, surtout en belle saison.

Charrette, on crève, là-dessous.



C'est près de la citerne qu'ils se sont assis.